

LES FOIRES DE BEAUREGARD

De par sa situation stratégique, Beauregard a été une commune très importante. Entourée de petites communes ne possédant pas de commerces dignes de ce nom, les habitants venaient s'approvisionner à Beauregard. La ménagère y trouvait toutes les choses utiles.

Les femmes des villages comme Vidailiac, Saillac, Promilhanes, Varaire, également Puylagarde, Saint Projet, Saillagol et Jamblusse venaient le dimanche faire leurs « courses ».

Ce jour là, jusqu'à midi, la place était noire de monde. Aux foires de Beauregard très réputées en ce temps là, ce sont des centaines, voire des milliers de personnes qui y participaient. Les foires avaient lieu tous les 27 du mois, celles de Novembre à Avril étaient si importantes qu'elles attiraient les Auvergnats. Ils descendaient les taurillons par centaines ; Les taurillons se vendaient pour une bouchée de pain. Ils étaient mal soignés et donc ne faisaient pas de vieux os. Engraissés, l'année suivante on les vendait ou on les échangeait. Laissant peu de bénéfice, mais comme on dépensait un minimum, cela nous aidait à vivre. En 1934, j'ai acheté deux taurillons pour 5 francs actuels. Les amenant à Marsa, je rencontre un voisin qui m'interpelle « Benjamin, tu les auras morts demain ». Non seulement ils ne périrent pas, mais ils sont devenus bien jolis.

Le marché aux taurillons se tenait devant chez Malgloire (en face du boulodrome). Quant au foirail des bœufs, c'est sur l'actuel boulodrome qu'il était.

Le commerce des bœufs allait bon train. Tout d'abord, la vente des bœufs gras se faisait à l'amiable, évidemment cela donnait lieu à d'interminables palabres. Celui qui vendait ses bœufs en achetait de moins gras, les engraissait puis les vendait et ainsi de suite (tous voulant tirer profit de la transaction) ; aujourd'hui ça fait rêver, quand je pense qu'en 1940 une grosse paire de bœufs avoisinait les 400 francs actuels, faut l'avoir vécu pour le croire. Il en était de même pour les taurillons d'Auvergne.

En remontant vers la place, de part et d'autre de la rue principale, jusqu'au restaurant « l'Univers », se tenait le marché aux moutons. Par centaines, à droite et à gauche, dans les rues adjacentes, les moutons étaient parqués, le propriétaire surveillait son parc fait de « claies » à claire voie. Ce n'était pas sans « chapailler » que les marchands achetaient par centaines les moutons, les brebis et les agneaux. Il se passait également entre paysans des achats ou des échanges de brebis situées ou non, ou des brebis avec son ou ses agneaux. Près du restaurant « l'Univers », il y avait un hangar où se tenait un chevrier.

Propriétaire d'un bouc. C'est par centaines que l'on amenait les chèvres à saillir. « Quelle vie de ... bouc » ! Ainsi, il les hébergeait jusqu'à la foire suivante où il les ramenait pleines (pas toutes) pour une modique somme d'argent.

Toujours en remontant vers la place, nous arrivions aux marchands ambulants. Il y avait bon nombre de ces marchands de chapeaux, bonneterie, chaussures, les marchands d'outils, houes, faux, fourches à foin ou à paille, outils de jardin, râpeaux, bêches plates ou dentées, sarclettes, toute la quincaillerie sans oublier les bazars. Certains n'avaient pas d'étalage, un monsieur plus malin que les autres avait fabriqué des tréteaux (plus ou moins bancals) qu'il louait à la journée moyennant argent. Quelques marchands possédaient leur propre étalage. Lorsqu'il faisait beau, ils débattaient à même le sol. Pour les habits, draps, tissus et autres, deux gros marchands se partageaient le « marché ». Ils avaient loué deux maisons où ils y vendaient leurs produits par n'importe quel temps.

Les marchands d'œufs munis de grandes caisses emportaient par milliers des œufs du pays. Ils étaient trois : deux de Villefranche et un de Caylus. De temps en temps, une dispute éclatait entre les femmes des marchands et les femmes du Causse. Les chignons « se crêpaient » selon la rixe, attirés par ces mots, « les badauds » s'attroupaient formant un cercle ayant pour centre les querelleuses. Le marchand de Caylus, calme, restait coi.

Au pied de la vieille mairie, se tenait le marché aux cochons. Les marchands les amenaient, avec des chevaux, des caisses de dix ou douze cochons. Celui du pays qui possédait une truie apportait sa production dans une carriole attelée à une paire de bœufs.

Le marché aux volailles était situé près du marché aux cochons. Les petits poulets, oisons, canetons animaient phonétiquement ce coin de place. Aux foires d'Août et de Septembre, le marché des gros dindons et des oies était dans la rue secondaire (route de Saint Projet). Les marchands venaient de loin vendre leurs productions aux bouchers. Imaginez-vous la scène : les dindons voletant sur les oies cacardantes et les oies sur les dindons glougloutants ; avec un tel vacarme, les paroles aigres-douces... » noms d'oiseaux » fusaient de toutes parts. Afin de reconnaître qui est qui et qui est à qui, les dindons sont marqués par les bouts de laine de couleur piqués sur la crête.

Sur la place, des gitans faisaient danser des ours au son du tambourin. Un tel spectacle attirait du monde. Je pense si les enfants étaient heureux ! Le père des gitans passait dans la foule et recevait dans son chapeau les pièces des donneurs. Si la quête était bonne, les ours dansaient encore et encore.

Nous avons aussi un colporteur. Son étalage sur le ventre tendu par deux courroies qu'il passait autour du cou, il montait et descendait la rue principale en criant « qui veut du fil, du cirage, papier, cigarette... ? ». De temps en temps,

il lançait quelque bonne blague. Bien sur les enfants l'escortaient (à l'insu des parents) tout au long des allées et venues.

Ces foires donnaient lieu à des attractions de toutes parts. Ha ! Si ça avait été pris en photos, quelle richesse visuelle !

Dès onze heures, sur les routes, il y avait une procession de bœufs au joug, surtout sur la route de Varaire. L'hiver, les bœufs étaient couverts d'une couverture sur le dos, blanches (les plus nombreuses), d'autres bleues, vertes ou autres. Il y avait des paysans de Concots, Bach, Varaire. C'était un vrai défilé de couleurs, de plus les hommes vêtus de longues blouses et grands chapeaux égayaient le chemin du retour. C'était à voir. Il en était de même sur les routes de Saillac, Saint Projet et Limogne. Puis, vers midi et demie, jusqu'à treize heures et demie, c'était le long défilé des femmes et des enfants qui s'en retournaient avec leurs emplettes, ayant trouvé ce qu'il leur fallait pour la maison. Elles portaient sur les bras de grands paniers d'osier et souvent sur la tête une corbeille remplie de choses. En cours de route, les papotages allaient bon train, ce qui faisait le retour moins long.

Les agneaux étaient vendus les premiers. Notons bien qu'en ce temps là, les agneaux ne s'engraissaient pas : les premiers agneaux engraisés ne commencèrent qu'après 1930. Il y avait des agneaux de trois à quatre mois, les bouchers achetaient les plus gras. Les autres, c'était les gens du pays que en devenaient acquéreurs de façon à les soigner et les engraisser tout simplement au grain, c'était les agneaux de plein air, ils étaient par centaines. Cela donnait lieu à d'interminables palabres. Si nous allions au marché aux bœufs, c'était le bouquet. Le foirail, toujours plein avec pas mal d'acheteurs, pour les gros bœufs de boucherie peu d'acheteurs se bousculaient, beaucoup de transactions, ceux qui vendaient de gros bœufs achetaient les plus petits et ainsi de suite.

La coutume voulait que chaque affaire se termine par une visite au restaurant. Le vendeur payait le repas. Les auberges ne désemplissaient pas. Après ces repos bien arrosés, le ton des conversations montait. Les foires se terminaient à la nuit. Ceux qui restaient pour souper à Beauregard terminaient la soirée par des beuveries sans nom. C'étaient toujours les mêmes qui trainaient sans prétexte pour s'en retourner à la maison.

C'étaient les foires de Beauregard. Tout cela s'estompa peu à peu après la guerre de 40. Les foires de Beauregard s'éteignirent totalement dans les années 60. Les petites exploitations moururent, les tracteurs, les autos supplantèrent les bœufs et les petits moutonniers.

Peu à peu, la porte de la grange se ferme, puis c'est au tour de celle de la maison, close à jamais sur ce passé. Les gens âgés restent jusqu'à la mort ; les jeunes ne voulant plus travailler la terre, ne voulant plus vivre comme les

« vieux » s'en allèrent vers la ville. C'est ainsi que la population de Beauregard comptait en 1924 cinq cent habitants, aujourd'hui plus que deux cent habitants et demain...

La fin de la semaine amène à Beauregard les gens de la ville, ce qui fait que le village vit à un autre rythme, trompe la monotonie de la semaine. L'été c'est autre chose, éphémère certes mais vivant.

Artisans, commerçants ont fermé échoppes, étals et boutiques. Nous n'avons plus d'épicerie. Un restaurant, deux boulangers, un point c'est tout.

J'ai peur que cela ne s'accroisse à l'approche de l'en deux mille ; ici il n'y a plus rien.

Benjamin MARTY

Propos recueillis par Gilles HERMET